

LE
MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Grâce à l'Exposition universelle, et à madame Ristori, nous pouvons enregistrer chaque jour les plus jolies toilettes de ville et de soirée.

Hier encore, la ravissante *Mirra*, faisait salle comble et le Théâtre Italien resplendissait d'élégance. Au milieu de toutes les émotions que me faisait éprouver la grande tragédienne, je me suis souvenue que mon rôle, à moi, toujours et partout, était d'analyser et de consigner les futilités de la mode, pour la transmettre ensuite aux belles dames, qui me prennent pour cicerone dans l'art de s'embellir. Or, braquant ma lorgnette à droite et à gauche, j'examinai avec soin les mises les plus remarquables et je vous apporte le résultat de mes investigations. D'abord, je constate la vogue des corsages décolletés et des manches courtes, car il y en avait un grand nombre.

J'ai vu aussi beaucoup de robes blanches à volants brodés; d'autres en barège bleu de ciel et rose; quelques-unes en taffetas uni, aussi de couleur claire, recouvertes de volants de dentelle. C'est ce qu'il y a de plus élégant. Venaient ensuite des robes d'étoffe à disposition ou volants *bayadère*, puis des tissus de fantaisie.

Sur notre charmante gravure du second numéro de juillet, vous avez certainement remarqué le petit corsage en ruches et dentelle noire, qui appartenait à la toilette rose. Ce genre de corsage est très en vogue pour jeune femme et jeune fille. J'en ai vu plusieurs aux Italiens, non-seulement en noir, mais encore en taffetas de couleur: pensée, rose, bleu de ciel. Le fond du corsage sera en tulle, de la couleur des ruches, si on ne le fait pas entièrement en taffetas.

On peut poser des ruches pensées sur un tulle noir.

Quelques-uns de ces corsages s'arrondissent derrière, en forme de berthe un peu haute, d'autres descendent jusqu'au bas de la ceinture comme devant.

Les corsages de robe, à pointe et ceux à basques, se partagent la faveur des femmes élégantes.

Les mantelets blancs, en mousseline brodée, façon écharpe, avec un haut volant de 50 centimètres, sont d'un vaporeux tout à fait poéti-

que, sur une robe blanche, ou en étoffe diaphane.

Sur les robes de soie, on porte des ceintures en ruban très large, nouées devant et à longs bouts flottants.

J'ai vu peu de fleurs dans les cheveux, aux Italiens, mais beaucoup de coiffures en velours et dentelle noire.

Du reste, point d'innovations importantes, des caprices, c'est tout ce que l'on peut se permettre à cette époque de la saison, qui touche presque déjà, hélas ! à l'automne.

Les beaux jours sont comme le bonheur, rares et passagers !

Les chapeaux ne changent point de forme, mais avec quelle grâce on les garnit ! Voyez plutôt ceux d'Alexandrine. Est-ce bien elle, vraiment, qui sème çà et là avec tant de goût les fleurs, la blonde, les rubans, ou une fée ne se chargerait-elle pas de ces suaves créations ? Non, c'est sa blanche main qui se pose avec légèreté sur ces passes coquettement enroulées, et leur donne ce je ne sais quoi de distingué, de charmant, qui émane de son tact parfait et embellirait la plus laide. Quelle est l'élégante de la haute fashion qui ne s'empresse de choisir un chapeau d'Alexandrine ? Certes, s'il s'en trouve, c'est que le hasard l'aura fatalement détournée de son beau magasin, ce séjour de la tentation, où l'on n'entre jamais sans vouloir posséder aussitôt quelques-unes de ses modes délicieuses.

Pour toilette habillée, ce sont toujours les chapeaux de crêpe qui ont la préférence. On continue à mêler le noir au blanc. C'est un deuil de caprice ; il y en a tant qui ne sont pas plus sérieux que celui-là.

Alexandrine fait aussi, comme variété, de ravissants chapeaux en paille de riz ; cela est d'une grande fraîcheur.

Parler chapeaux, c'est en même temps songer aux fleurs qui sont leur plus coquet ornement et à la maison Perrot, où se trouvent en ce genre les plus suaves créations. Le règne des fleurs sera aussi éternel que l'amour de la beauté, de la jeunesse, de tout ce qui est grâce et séduction. On aime les fleurs, même artificielles, parce qu'elles se font aujourd'hui avec tant de perfection qu'elles imitent les autres à s'y méprendre, et l'on peut s'en convaincre chez M. Perrot. Il est de mode, maintenant, non-seulement de s'en servir pour parure, mais encore d'en orner les appartements. On les y place comme ces portraits chéris qui charment nos regards à défaut de la réalité.

La foule s'arrête avec admiration au palais de l'Industrie, devant les magnifiques man-

teaux de cour exposés par la maison Gagelin. Jamais rien de plus splendide n'a été créé ; c'est l'art magique dans tous les raffinements de la perfection.

La maison Gagelin, en si haute renommée déjà pour ses nouveautés charmantes et ses riches étoffes de soie, vient d'ajouter un fleuron de plus à la brillante couronne industrielle qu'elle a conquise depuis tant d'années. M. Gagelin est l'homme de goût par excellence, aussi chez lui rien de vulgaire, rien de douteux, et sa distinction personnelle se reflète sur tout ce qui l'entoure.

Les belles dentelles de la maison Violard reçoivent aussi, à l'Exposition, des ovations journalières. Quelle perfection dans le travail ! quelle somptueuse richesse dans les dessins !

M. Violard a exposé des robes à volants, car ce sont les seules de mode et qui, en dentelle surtout, se porteront le plus longtemps. Cela est infiniment plus élégant, plus joli que les robes plates ; aussi ces dernières ne prévaudront pas, j'en suis certaine, et les fabricants qui ont essayé ce modèle, en seront sans doute pour leurs frais, car il n'y a nulle comparaison heureuse à faire entre une robe à volants de dentelle et une jupe plate qui retombe mollement et ne seconde pas du tout gracieusement cette rotondité que la mode exige aujourd'hui si impérieusement.

M. Violard a un tact parfait, et sa nouvelle exposition de dentelles le placerait en tête de tous les fabricants de ce genre, si déjà depuis longtemps, il n'occupait le premier rang.

Les mouchoirs de poche sont toujours très luxueusement brodés et ornés de dentelles. On sait que c'est le magasin de la *Sublime-Porte* qui possède en cela le privilège des plus merveilleuses créations. Le mouchoir *Eugénie*, pour Sa Majesté l'Impératrice, et tant d'autres modèles qui figurent au palais de l'Industrie, attestent le bon goût de M. Chapron et prouvent qu'il n'a point usurpé sa renommée, dont nulle autre maison ne pourrait effacer l'éclat.

Je vous rappelle les corsets sans goussets de madame Dumoulin, dont je vous ai parlé plusieurs fois. Le corset est dans la toilette un objet de première nécessité, depuis que la mode en a consacré l'usage, et il est indispensable, même pour la santé, qu'il soit confectionné avec soin. Les corsets de madame Dumoulin ne laissent en cela rien à désirer. Sans comprimer la poitrine, ils conservent à la taille toute sa grâce naturelle et même la développent avantageusement. En expédiant à madame Dumoulin un vieux modèle pour les mesures à prendre, elle peut, sans voir la personne, con-

... et l'adresse
... en lui-même
... et rien en cela ne
... un peignoir
... fait
... distingué
... est la
... qui pa
... gracieux des
... somptue
... le riche car
... Colas
... bien en
... variable
... de la mode et
... Mesdames
... qui compo
... les plus célèbres et les
... Paris, nous ont montré
... de robe et de chapeau
... Sarah Félix
... le plus
... les corsettes
... dentelles
... de plus
... pour les chapeaux
... et composé, que
... sous l'inspiration
... et sapeil le mode
... de chapeau Bachel
... l'immense av
... avec le menton. La
... se rejeter en
... comme le lisait celle d'un
... les brins retombent aussi
DESCRIPTION DE
... - Cheveux à bandes
... en ruban de taffetas
... à disposition
... et effil.
... manches courtes
... de quatre volants
... ces courtes sur l'é
... en taille
... terminée
... dentelle relevés sur le
... en toile garni de deux

fectionner un corset et l'expédier à l'adresse désignée.

Le luxe de la lingerie porte en lui-même un cachet de suprême élégance, et rien en cela ne doit être négligé. Un col du matin, un peignoir, le plus simple objet, brodé artistiquement ou fait avec goût, dénote la femme vraiment distinguée.

Madame Co'as, dont le joli magasin de lingerie mérite d'être remarqué entre tous, est la créatrice de la plupart des jolis modèles qui paraissent dans ce genre. Depuis le gracieux deshabillé du matin, jusqu'aux manches somptueusement ornées de dentelles, ou le riche canezou, tout ce qui sort de la maison de madame Colas, est le *nec plus ultra* de la coquetterie bien entendue.

Nous avons eu cette semaine une véritable bonne fortune, comme publiciste de la mode et comme satisfaction personnelle. Mesdames Thierry et Céleste Ladrague, qui comptent parmi leurs clientes, les plus célèbres et les plus jolies actrices de Paris, nous ont montré de ravissantes toilettes de ville et de théâtre, qu'emportent mesdames Rachel et Sarah Félix. Nous ne savons ce qu'il faut louer le plus, la science avec laquelle sont composés les costumes historiques, ou l'élégance exquise des toilettes de ville. Certes, peu de reines ont eu de plus riches trousseaux.

Nous avons remarqué, parmi les chapeaux, un modèle nouveau, gracieux et commode, que madame Aumont a exécuté sous l'inspiration de madame Sarah Félix, et auquel le monde élégant a donné le nom de chapeau *Rachel*.

Ce chapeau a, pour l'été, l'immense avantage de ne point se nouer sous le menton. La passe ronde forme auréole et vient se rejeter en arrière dans le bas, comme le faisait celle d'un chapeau *Paméla*. Les brides retombent aussi

en arrière. Le dessous forme une touffe, qui garnit les joues. Cette coiffure se maintient sur la tête à l'aide de deux épingles.

Ce genre de forme comporte tous les ornements; mais celui qui nous a paru le plus coquet, se composait d'une passe claire en valenciennes.

Le chapeau, en taffetas rose, était recouvert d'une mousseline blanche brodée, ainsi que le bavolet, au bord duquel se trouvait une valenciennes. Une touffe de boutons de roses moussues garnissait le côté gauche de la passe. Le dessous avait pour ornement une guirlande et deux touffes des mêmes fleurs. Cette description, fort difficile à faire exactement, ne peut suffire à bien rendre toute la gracieuseté et la fraîcheur de ce modèle. Rien de plus suave, de plus ravissant.

Je ne finirai pas sans vous signaler de nouveau le magasin de chapellerie de M. Desprey. Toutes nos belles amazones y choisissent leurs chapeaux pour monter à cheval, et c'est là, en outre, que l'on trouve les plus charmantes coiffures d'enfants.

Les parfums jouent un rôle trop important dans notre toilette pour être jamais oubliés, surtout ceux de la maison Legrand. Ils ont toute la suavité des plantes mêmes que l'on y emploie. Nulle maison ne possède à un plus haut degré l'art de les composer. Souvenez-vous aussi du *baume de Tannin*, si précieux pour arrêter la chute des cheveux, en provoquer la pousse et prévenir leur décoloration, et de l'*eau des Alpes*, qui a les mêmes propriétés que l'eau de Cologne, un parfum plus agréable, et est d'un usage excellent pour rafraîchir la peau et atténuer les rougeurs qui en ternissent parfois l'éclat.

Madame Juliette LORNEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 437.

TOILETTE DES EAUX. — Cheveux à bandeaux bouffants. Cache-peigne en ruban de taffetas lilas et en dentelle.

Robe en taffetas avec volants à disposition de rayure et bordés d'un effilé.

Corsage plat, décolleté; manches courtes.

La jupe est garnie de quatre volants.

La manche, en taffetas, très courte sur l'épaule, est continuée par trois bouffants en tulle qui s'arrêtent au-dessus du coude, et terminée par deux volants en dentelle relevés sur le bras par un nœud.

Fichu à l'*impératrice*, en tulle garni de deux

dentelles qui se réunissent pied à pied à la croisure et retombent en barbe.

Le fichu en tulle est francé à l'épaulette et décolleté derrière, devant il est noué par un ruban. Un nœud garnit le haut du corsage.

DEMI-TOILETTE DE PROMENADE. — Redingote en taffetas à mille carreaux.

Corsage montant, plat; manches à trois cloches.

Jupe unie. Le corsage et la jupe sont boutonnés droit du haut en bas.

Châle *Ristori* en cachemire, brodé au crochet et garni d'une dentelle noire.

Ce châle est composé d'un petit carré dont une pointe rabat à 20 ou 25 centimètres au-dessus du bas.

La broderie se compose d'un dessin léger en cordonnet noir, sur un bord de 4 à 5 centimètres. Une broderie légère s'étale sur les deux pointes de derrière.

Petit col et sous manches en dentelle blanche.

Chapeau en paille d'Italie, orné de tulle et de dentelle noire, de velours, de blondes, de fleurs et de plumes blanches nouées de noir.

Ce chapeau se compose d'une passe formant la Marie-Stuart et d'un bandeau de calotte.

Le fond est remplacé par une calotte bouffante en tulle noir double, sur et sous laquelle est un volant de dentelle dont la partie du bas retombe sur le bavolet qui est garni de bouclettes et de bouts en ruban de velours.

Le bord de la passe est garni d'une ruche en dentelle noire qui, de distance en distance, forme des barrettes sur la passe. Une longue plume blanche, nouée de brins noirs, accompagne la passe et s'enroule sur le bord dans le bas. Sous le chapeau une ruche et des mentonnières en blonde blanche et des roses avec feuillages. Brides blanches.

PLANCHE DE LINGERIE.

N° 1. Chapeau en paille d'Italie avec un bouquet d'épis de blé naturels. Sur le milieu de la passe, ces épis, dont la moitié est verte, l'autre jaune, sont ornés de paille verte et retenus par un nœud en paille d'Italie. Le bavolet, également en paille d'Italie, est garni d'une petite dentelle noire; le dessous, en blonde blanche, est orné d'un seul bouquet de boutons de rose, le tour de la passe est garni d'une petite dentelle noire.

N° 2. Chapeau en crêpe blanc avec bouillonné de tulle sur la passe et sur le bavolet, rubans de taffetas lilas posés dedans et grande blonde garnissant le bavolet; sous le côté gauche un nœud à longs pans, sous l'autre côté, un nœud beaucoup plus petit et posé plus bas; dessous, deux nœuds de rubans, un placé au-dessous des bandeaux, l'autre au-dessus.

N° 3. Bonnet du matin en mousseline perse, rose et noire, garni de rubans de taffetas, semblables à la mousseline; nœud sur la tête; la forme est arrondie et l'étoffe taillée en biais.

N° 4. Bonnet du matin orné d'entre-deux en mousseline brodée, garni de valenciennes; nœud de taffetas sur la tête avec entre-deux garnis de valenciennes.

N° 5. Col de campagne en mousseline perse fond blanc avec pois roses.

N° 6. Collerette montante en mousseline perse, plis cousus devant, formant chemise d'homme.

N° 7. Fichu *Charlotte Corday*, formé d'entre-deux en guipure avec ruche de taffetas rose n° 4 séparant les entre-deux, garni d'une très haute guipure de Venise; une plus basse entourant le cou avec ruche de rubans.

N° 8. Casaque du matin en jaconas garni d'une très haute broderie guipure de Venise, entre-deux semblables, avec très large volant au bas de la manche et jockey pareil.

N° 9. Manche en mousseline perse pareille au fichu n° 5.

N° 10. Manche pareille au fichu n° 6.

MA FEMME ET MA NIÈCE.

Une femme d'infiniment d'esprit et de talent, madame Anaïs Ségolas, vient de publier, chez madame Jeannet, un joli volume inspiré par l'exposition universelle. Ce charmant ouvrage a pour titre : *Contes du palais de cristal*. Nous en détachons au hasard une nouvelle, dont nous nous empressons d'offrir la primeur à nos abonnées.

Monsieur Auvray, général et séducteur en retraite, avait eu ses beaux jours de double

conquête; mais le temps de plaire était passé, et quand le diable fut vieux il se fit mari. M. Auvray venait de jouer à une jeune et jolie femme le mauvais tour de l'épouser.

Or, un matin, le général semblait fort irrité: il fronçait le sourcil frappait du pied et brisait les porcelaines de Sèvres.

Un vieux domestique, un grognard à moustaches grises, était seul avec lui dans sa chambre.

— Je suis désolé, disait-il, que cela fasse

tant d'effet à mon général, mais c'est absolument comme j'ai eu l'honneur de le lui raconter.

— Ainsi, maraud! tu oses accuser ma femme?

— Je vous le répète, mon général, il y a huit jours, j'allais visiter un camarade qui est domestique rue de Grammont, lorsque je vis Madame entrer dans la maison, et passer devant le concierge sans s'arrêter, comme une personne certaine d'être attendue, en disant précipitamment: M. Oscar Morin. Elle ne m'aperçut pas: moi, je restai fort surpris et je dis au camarade: Qu'est-ce donc que ce M. Oscar Morin? — Je ne le connais pas, me répondit l'ancien; c'est un nouveau locataire; tout ce que je sais, c'est que c'est un blanc-bec de vingt-cinq ans.

Le général était auprès d'une étagère, il saisit la Rosati. La danseuse est de plume, mais la statuette est de plâtre; elle tomba lourdement et se brisa en morceaux. Le vieux grognard continua:

— Comme je sais que mon général tient à la consigne maritale, et que la constance est le mot d'ordre du ménage, je voulus savoir si Madame connaissait ce mot d'ordre-là. Je surveillai ses démarches. Elle sortit régulièrement tous les matins, précisément à l'heure où mon général fait sa petite promenade. Je la suivis, et chaque jour je la vis entrer chez M. Oscar Morin, aussi vrai que je me nomme Martial.

— Morbleu! s'écria le général qui fit un massacre de chinoiseries, de porcelaines et de cristaux. Tromper ainsi un mari respectable!

— Ah! reprit judicieusement Martial, les plus respectables sont les moins respectés. Du moins c'était comme ça de mon temps... Mon Dieu! que de jeunes amours j'eus dans la vieille garde! Wagram! Austerlitz!... car je donnais à chaque beauté le nom d'une victoire... Mais ce n'est pas tout, mon général, il y a ici une double intrigue.

— Comment? s'écria le mari furieux, un autre M. Oscar!... Ainsi, ma femme?...

— Oh! cette fois, reprit Martial, il ne s'agit pas de Madame, mais de mademoiselle Marthe, votre nièce, cette jeune orpheline qui demeure avec vous. Pendant que Madame se conduit

ainsi et que la foi conjugale est en déroute, Mademoiselle se livre à une correspondance mystérieuse et peut-être amoureuse.

Pour le coup, le général allait briser La-blache, mais son fidèle grognard l'arrêta, en lui disant:

— Ce monsieur est innocent; ce n'est pas à lui qu'elle écrit, c'est à M. Isidore Marville, ce pékin... pardon, mon général, ce beau jeune homme qui vient ici. C'est moi qui mets les lettres à la poste, et je vois toujours la même adresse. Il arrive ensuite pour Mademoiselle de petites lettres satinées, qui doivent être les réponses de M. Isidore. Voilà mon rapport sur l'état des choses.

— Ma nièce, s'écria M. Auvray, une jeune fille si innocente, élevée au Sacré-Cœur, où elle a appris la morale en même temps que l'orthographe!

— Hélas! reprit Martial, Austerlitz aussi était innocente et candide!

— Comment, Austerlitz?

— Oui, ma première passion, une vivandière, un cœur chaste et pur qui me fut enlevé par le tambour-major.

— Malheureux époux! malheureux oncle! dit le général. Merci de tes instructions, mon brave. J'observerai aussi, moi, et, si tu ne te trompes pas, malheur à elles!

On vint annoncer à M. Auvray que le déjeuner était servi. Il dévora sa douleur et son repas, et mangea avec désespoir. Mais, tout en leur offrant une tranche de pâté ou de galantine, il observait les deux jeunes femmes. Toutes deux étaient faites pour motiver les inquiétudes d'un mari et d'un oncle.

Gabrielle, sa femme, avait vingt-quatre ans, un visage mutin, une petite bouche vermeille, qui souriait avec esprit et qui parlait de même; des cheveux noirs, des prunelles éloquentes, une taille à tenir dans un bracelet et une démarche élégante. Elle marchait comme une Parisienne et regardait comme une Espagnole.

Marthe, la nièce du général, venait d'atteindre ses vingt et un ans. C'était une beauté blonde, douce et tendre; un type germanique qui rappelait Marguerite ou Léonore.

— Qu'avez-vous donc contre moi? dit Gabrielle à son mari, vous me regardez avec un air...

— Vous êtes trop gaie, ce matin, Madame. Cela m'étourdit.

— Et moi, reprit Marthe, que vous ai-je donc fait?... Vous me lancez aussi des regards...

— Vous êtes trop triste et trop pensive.

Elles partirent d'un éclat de rire. Le général frappa du pied.

— Morbleu ! je dis vrai. Quand une jeune fille rêve ainsi, ce n'est pas d'ordinaire à un chapitre de *l'Imitation* ou de la *Morale en action*.

— Allons, mon ami, ne faites pas le méchant, dit madame Auvray en le câlinant... Soyez gentil, Hector.

Hector !... Elle l'appelait Hector !... Oh ! pour le coup, il se sentit perdu.

— Que je sois gentil, mille tonnerres !... s'écria-t-il. Je n'aime pas les femmes qui câlinent leurs maris. J'avais une petite chatte blanche qui faisait toujours patte de velours, quand elle voulait me donner un coup de griffe.

Au bout de quelques instants, madame Auvray dit à son mari :

— Vous savez, mon Hector, que nous avons une invitation de bal pour la semaine prochaine. Ce sera magique, étourdissant !... Vous ne voulez jamais me mener au bal ; mais nous irons à celui-là, n'est-ce pas, mon cher petit mari ?

— Non, mille fois non ! s'écria le général. Les bals sont inventés par le diable et les femmes. Pendant qu'on m'y fait jouer au whist, on s'empare de vous pour la danse : on fait valser ma femme et danser mon argent. Non, je ne veux pas vous livrer aux rédowas, aux schottisch, à la valse à deux temps, valse perfide, qui prend dans son tourbillon le repos des maris, pour le perdre en deux temps.

— Le bal est très moral, dit Gabrielle. Vaut-il mieux qu'une femme reste toujours seule, rêveuse, à lire ou à méditer quelque roman de flamme ? Vivent les esprits joyeux, légers !... Cette frivolité que vous blâmez est souvent comme une aile qui nous soutient en l'air, quand nous pourrions tomber.

Le général persista dans son opinion ; la jeune femme se mit à boudier, puis elle sembla

prendre son parti, et dit à son mari négligemment :

— Quels sont vos projets, ce matin ?

— Elle veut m'éloigner, pensa-t-il. Mon projet, répondit-il, est de ne pas bouger d'ici... Non, je me trompe, j'ai des courses à faire : je serai absent toute la journée.

— Vraiment ! dit-elle avec son plus doux sourire. Eh bien, vous avez raison, mon Hector ; vous êtes habitué à une vie active, et l'exercice vous fera du bien.... Qu'avez-vous donc ? vous cassez votre assiette.

— C'est ce diable de cuisinier qui m'abreuve de vinaigre.... Et vous, Madame, comptez-vous sortir ce matin ?

— Mon Dieu, non, dit madame Auvray ; je suis un peu souffrante ; j'ai une migraine !

— La perfide ! pensa le général.

— C'est singulier, reprit Marthe, je suis absolument comme Gabrielle ; j'ai aussi une affreuse migraine, et je vous demanderai la permission de me retirer dans ma chambre.

— Pour sa correspondance, pensa M. Auvray. Me voilà bloqué entre deux migraines.... J'aimerais mieux avoir affaire à dix mille Russes qu'à deux Parisiennes.... Je n'aime pas les femmes qui se plaignent toujours, reprit-il. Il me semble pourtant que vos faibles santés ne vous empêchent pas de recevoir joyeuse compagnie toute la journée. Pendant que je souffre de mes rhumatismes, ou que je fume mon cigare, j'entends votre cloche de visites, qui sonne comme le bourdon de Notre-Dame.

— Mais nous ne voyons presque personne, reprit Gabrielle ; quelques rares visites : madame de Lestanges, madame Vernand, quelquefois, de loin en loin, M. Isidore Marville.

Le général regarda Marthe ; elle rougit au nom d'Isidore.

— Isidore, grommela-t-il, ce blanc-bec d'Isidore !

— Comme vous le traitez, mon oncle ! dit Marthe.

— Vous le défendez.... Oui, certes, ce n'est qu'un blanc-bec, et je le lui dirais à lui-même. Je voudrais bien voir ces pygmées-là lutter contre nous autres, débris de la grande armée.

— Écoutez donc, mon ami, dit Gabrielle





457

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Modes d'Alexandrine. Coiffures de R. Shopiteau. Anc^{ne} M^{me} Popelin Ducarre
 Plumes de S. Verrot Veit & C^{ie}. Dentelles de G. Violard. Corssets de C. Mail
 Hyppolite, fournisseur de S. M. l'Impératrice. Parfums de Segrand,
 fournisseur Breveté de S. M. l'Empereur et des Cours Etrangères

LONDON at the Monitor Office 15, Beek Street, John NEW-YORK, E. B. Strange, B^{ro}.

MADRID, P. J. de la Peña

Es Versteht gegen Nachdruck

... d'aller, tout le monde n
... un vaillant géni
... des Fédérés et
...
... repris le géni
... je propose de faire
... et qu'on invite
... Compétis des Français
... de la force.
... vint lui annon
... Madame avait dit à
... de s'en aller, et qu
... plus élégante toilette
...
... laisse-moi.
... se laisse tou
... et se cacha le visage da
... plus docteur, on
... officiellement
... rester chez elle, n
... Événement
... M. Os
... se dis
... douleur rempl
... femme,
... Pourquoi ?...
... qu
... Non, c'est parce qu
... s'atta
... mon co
... mensiale.
... une lar
... elle t
... de la
... tant de fer
... pleur
... la première, à la
... la chute d
... en se levant
... et je mo
... à qui je deman
... le nom
... Il l'aperçut bientôt.
... la porte co
... de l'escalier.
... sur les p

d'un ton caressant et flatteur, tout le monde ne peut pas être comme vous un vaillant général, brave comme un chapitre des *Victoires et Conquêtes des Français*.

— Un vaste et bel ouvrage! reprit le général avec colère. Moi, je propose de faire un livre plus volumineux encore, et qu'on intitulerait : *Victoires et Conquêtes des Françaises*.

Et il sortit au comble de la fureur.

Une heure après, Martial vint lui annoncer mystérieusement que Madame avait dit à la femme de chambre qu'elle allait sortir, et qu'il fallait lui préparer sa plus élégante toilette du matin.

— C'est bien, dit le général, laisse-moi.

Dès que M. Auvray fut seul, il se laissa tomber sur un fauteuil, et se cacha le visage dans les mains. Il n'en pouvait plus douter, on le trompait. Après avoir annoncé officiellement la migraine et l'intention de rester chez elle, madame Auvray allait s'échapper. Évidemment, il s'agissait d'une visite illégitime à M. Oscar Morin.

— Je l'aimais tant, cette enfant! se disait le pauvre général, chez qui la douleur remplaçait la colère; c'était ma compagne, ma femme, ma fille?... Et elle me trahit!... Pourquoi?... Est-ce parce que je la rends malheureuse, que je suis indigne d'elle?... Non, c'est parce que je suis vieux, parce qu'un peu de neige s'attache à mes cheveux et, sans toucher à mon cœur, vient me blanchir la moustache.

Et le vieux militaire sentit couler une larme; certes, elle avait plus de valeur à elle toute seule que toute cette petite monnaie de larmes que dépensent si largement tant de femmes nerveuses. Le général n'avait pleuré que deux fois dans sa vie : la première, à la chute de Napoléon; la seconde, à la chute de sa femme.

— Morbleu! s'écria-t-il en se levant par un soubresaut, je la suivrai, et je monterai après elle chez cet homme, à qui je demanderai raison.

Il souleva le rideau et guetta le moment où Gabrielle sortirait. Il l'aperçut bientôt; elle traversa rapidement la cour, la porte cochère s'ouvrit; elle disparut.

Aussitôt le général s'élança sur les pas de

sa femme. Il eut soin de cacher dans son paletot une paire de pistolets neufs qu'il venait de faire acheter; car il était trop loyal pour se servir d'armes qu'il connaissait déjà.

Gabrielle marchait devant lui leste et pimpante; il la suivait à distance, en examinant avec colère sa toilette, que d'ordinaire il ne remarquait jamais.

— L'infâme! se disait-il... Avoir choisi pour lui plaire cette robe si coquette avec ses basques assassines et ses trois étages de volants! Je déclare ces perfides couturières complices de tous les crimes conjugaux. Et cette écharpe conquérante, en velours noir, garnie de dentelle!... Tout à coup il pâlit et ne douta plus de son malheur : il venait de remarquer le plus délicieux chapeau rose!... un soupçon de chapeau, profondément combiné pour séduire et pour laisser à découvert toute la grâce du visage.

Elle se retourna à demi; il vit son fin profil et aperçut des boucles noires, qui retombaient en luxueuses anglaises.

— La perfide, se dit-il. Comme elle est savamment coiffée! Plus de trace de son négligé du matin : les papillotes sont pour les maris et les boucles parfumées pour les amants.

— Voilà une jolie femme! dit un passant, en se retournant pour la regarder.

— Il a, parbleu, raison! pensa le général. Est-on plus malheureux que moi! On trouve ma femme jolie, et je vais la voir passer à l'ennemi.

Elle releva légèrement sa robe, pour traverser la chaussée, et découvrit un pied fin et cambré, chaussé d'un brodequin mignon : un pied de Chinoise pour la petitesse et de sylphide pour la légèreté.

— Il faut convenir, se dit-il, que ma femme a un pied délicieux.

Un pauvre lui tendit la main; elle lui donna une pièce de monnaie.

— Elle a bon cœur, pensa-t-il... Trop bon cœur, ajouta-t-il en fronçant le sourcil.

M. Auvray, comme vous l'avez vu, continua Robert, n'est pas taillé en sylphe; il a même un embonpoint assez majestueux; il commençait à se fatiguer d'une manière inquiétante. Le pauvre général ne savait pas à quoi il s'ex-

posait en suivant ainsi par la ville une Parisienne aux pieds légers.

Gabrielle marchait devant lui avec grâce et élégance, tantôt pressant le pas et se glissant entre les voitures, tantôt suspendant sa marche pour contempler les séductions des magasins. Elle voltigeait capricieusement, comme un papillon, s'arrêtant à toutes les fleurs qui s'épanouissaient sur un cachemire ou une broderie. Le malheureux général s'essayait le visage : quelle rude épreuve pour ses jambes et sa patience !

Tout à coup elle se retourna et revint sur ses pas. Elle était en face de lui et ne pouvait manquer de le voir. Tant de labeurs, de pas et de fatigue allaient donc être perdus ! M. Auvray, épouvanté, s'effaça rapidement ; Gabrielle l'effleura sans l'apercevoir. Par bonheur, elle était profondément occupée d'une combinaison de robe. Il la vit entrer chez Delisle.

Encore une station ! se dit-il avec désespoir.

Dans la crainte qu'elle ne lui échappât, il se mit en faction devant le magasin. Il marchait dans la rue, allant et venant sans cesse, à la façon des lions du Jardin des Plantes (ne pas confondre avec ceux du boulevard des Italiens). Quelquefois, pour se distraire, il jurait et frappait du pied. Il attendit ainsi un quart d'heure, une demi-heure ; sa femme ne paraissait pas. Il se fatiguait horriblement.... Une heure s'écoula. Oh ! pour le coup, il perdit patience.

Il n'avait pas remarqué un gamin assis sur une borne, qui avait suivi toute cette petite scène, tantôt riant aux éclats, tantôt appuyant son pouce sur le bout de son nez, et lui faisant, avec ses deux mains, le geste particulier aux gamins de Paris.

— Dites donc, mon militaire, cria le gamin en regardant les épaisses moustaches du général, il y a assez longtemps que vous faites le pied de grue pour attendre la petite bourgeoise !

— Veux-tu te sauver plus vite que ça ! dit M. Auvray en le menaçant.

— Si vous vouliez être généreux, mon

prince, on pourrait bien vous dire ce qu'elle est devenue la petite mère.

— Tu le sais et tu ne le dis pas ! s'écria le général. Parle vite !... Cent sous ou cent coups de canne.

— Cent sous, mon empereur, dit le gamin en saisissant la pièce blanche. Vous saurez donc.... que je ne sais rien.... si ce n'est que le magasin a une autre sortie rue de Grammont, et que....

— La rue de M. Oscar ! s'écria le général. Deux sorties !... C'est immoral.

Et il courut tout d'une haleine chez M. Oscar Morin.

— Détale donc, vieux crocodile ! hurla le gamin avec son geste favori.

Peu d'instants après, le général entra dans la fatale maison que lui avait indiquée Martial.

— M. Oscar Morin ? demanda-t-il à la portière.

— Montez, dit une mégère, qui tenait à la fois du Cerbère antique et de la Pipelet moderne. Au second, au-dessus de l'entresol.

— Dites-moi, la bonne femme, M. Morin demeure-t-il seul ? est-il marié ?

— Ah ! bien oui, marié !... Il craindrait de déranger M. le maire.

— N'avez-vous pas vu tout à l'heure, dit M. Auvray d'une voix tremblante d'émotion, une jeune femme en chapeau rose, qui est venue le demander ?

— La petite dame en chapeau rose.... un amour de femme, qui vient tous les jours chez M. Oscar?... Elle sort de chez lui à l'instant.

— Mille tonnerres ; s'écria le général.

— Plait-il ? dit la portière. Pourquoi faites-vous rouler le tonnerre comme ça ?

— Remettre ma vengeance à demain, pensa le général, et recommencer un pareil exercice, sans réussir peut-être à les surprendre. Non, mille fois non ; je veux me donner dès aujourd'hui le plaisir de couper la gorge à ce M. Oscar.

ANAÏS SEGALAS.

(La fin au prochain numéro.)

LA VILLA CROISSY.

(Suite.)

X.

Une Explication.

Madame de Surbley paraissait, toutefois, assez embarrassée de la façon dont elle allait commencer une explication plus que délicate.

— M. de Vartès, dit-elle tout à coup, vous souvenez-vous d'une gageure faite entre nous deux, il y a quelques jours ?

— Une gageure, madame ?

— Vous l'avez oubliée ?

— Il ne faudra, madame, que me mettre sur la voie, répondit Adrien qui crut comprendre.

— Cette gageure n'est que la conséquence d'une conversation que deux mots suffiront pour vous rappeler. On parlait du mariage, on parlait des femmes ; je ne sais pas si vous disiez plus de mal du mariage que des femmes ou des femmes que du mariage ; je crois que vous aviez et notre sexe et l'institution dont s'agit en égale réprobation. Je vous représentai que toute cette aversion du mariage pouvait tomber devant deux beaux yeux, devant un joli visage. Vous protestâtes, vous soumettant aux plus dures peines dans le cas où, par impossible, vous en viendriez à vous donner à vous-même le plus éclatant démenti. Je vous demandai quel serait l'enjeu : — « Tout ce que vous voudrez, me répondîtes-vous. — Soit, répliquai-je, tout ce que je voudrai. Le jour où vous aurez été atteint et convaincu, où je pourrai vous démontrer, pièces en main, que vous avez répudié vos anciennes et très injustes antipathies contre notre sexe, qu'en un mot, vous avez résolu de vous marier, ce jour-là... »

— Je ne désavoue pas ces paroles qui sont les miennes, madame. Mais je ne vois pas...

— Attendez donc... « ce que vous me demandez, je le ferai. — Tout, entendez-vous ! sans vous récrier, sans protester, sans m'opposer la légèreté du présent entretien. » Et vous vous engageâtes d'honneur, le cas échéant, à faire la chose quelconque qu'il me prendrait

fantaisie d'exiger de vous. Convenez-vous de cela, mais formellement, mais absolument ? Il me faut une réponse bien nette et bien catégorique, avant de poursuivre.

— Mais, madame, est-ce si nécessaire, et croyez-vous donc que, lorsque ma parole est engagée, on puisse être inquiet sur ma loyauté, sur ma solvabilité ? Viennet l'échéance, madame, et je paierai. Mais pensez-vous donc que l'échéance soit venue ?

— Sans cela, monsieur, à quoi bon vous rappellerais-je votre engagement ?

— Mais pour me rafraîchir la mémoire.

— C'eût été excès de précaution de ma part, vous l'admettez ; car il n'y a pas un siècle que ce petit contrat verbal est passé entre nous.

— Mais alors, madame...

— Je passe à la caisse, monsieur, je viens toucher.

— Et vos titres ?

— Excellents : votre engagement d'honneur.

— Mais il faut me prouver que j'ai perdu.

— J'espère y parvenir, monsieur. Le jour où vous songeriez sérieusement à vous marier... ce jour-là, vous avez perdu.

— Eh bien ! madame ?

— Eh bien ! monsieur, ce jour-là est tout venu.

— Madame, que voulez-vous dire ?

— M. de Vartès, remarquez bien qu'ici ruser, même pour un peu, serait plus que déloyal, car vous êtes le seul juge auquel je puisse en appeler de vous-même. Vous répondrez à mes questions en toute franchise ; j'accepte d'avance pour vrai ce que vous me direz. Si quelque chose est capable d'enchaîner un homme d'honneur, c'est une pareille situation. N'est-ce pas votre avis ?

— En tous points, madame.

— Alors, nous nous entendrons bien vite. Deux questions, auxquelles vous allez répondre en deux mots, auront tout éclairci.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Je vous ai dit, monsieur, que je croyais avoir gagné mon pari ; assurez-moi formellement que vous ne songez pas à vous marier, et je n'ajoute pas un mot. Eh bien, monsieur ?

— Je répondrai franchement à une question que je ne saurais décliner, j'en conviens, sans déloyauté. Mais soyez assez bonne pour me dire auparavant ce qui a pu vous faire supposer...

— Qu'importe, monsieur, si j'ai touché juste.

— Sans doute, madame ; mais je vous ferai observer que vous exigez de moi une confession sans réserve ; et n'y aurait-il pas quelque mauvaise grâce à décliner ma supplique, au moment même où vous allez user si largement de votre droit ? Car, je ne le nie pas, c'est votre droit.

— Nos positions ne sont pas les mêmes ; vous me devez votre confession entière, moi, je ne vous dois rien. Toutefois, je répondrai au moins à cela. Au premier regard échangé entre vous et... une autre personne, j'ai surpris votre secret. Et, hier soir, à un échange rapide de doigts, j'ai deviné que vous vous entendiez parfaitement, et que la réconciliation était opérée. Je dis réconciliation, car l'aigreur de vos paroles indiquait des ressentiments qui se sont apaisés au grand contentement de tous deux, à ce qu'il paraît.

— Quoi, madame ! vous avez vu !..

— Tout, ou à peu près tout... des choses qu'il m'était indifférent de voir... et des choses aussi que je suis bien aise d'avoir vues. Vous aviez pris la détermination immuable, disiez-vous, de ne vous marier jamais, et de ce serment autant en aura emporté le vent. Là n'est pas le très grand mal, monsieur, le mal très sérieux, très grave, je vais vous le dire : votre tort est que je ne vous l'apprendrai pas. J'ignore si Amédée vous a fait ses confidences, mais qu'il les ait faites ou non, vous n'avez pu ne pas remarquer son penchant pour madame de Foucault... Quant à elle, elle est sans excuses d'avoir accepté ses soins, se sachant si peu libre de l'écouter. Je veux bien admettre qu'entre vous deux, vous et lui, l'hésitation soit possible ; mais il est odieux de se servir d'un pauvre garçon pour faire naître chez un autre cette inquiétude, cette sorte d'alarme qui

vous ramène autant et plus qu'une affection nouvelle. La coquetterie, dans de telles conditions, est une mauvaise action, et ses suites peuvent être irréparables. Il ne faut jamais jouer avec le cœur, à moins que la lutte ne s'établisse à armes égales ; mais alors il ne s'agit plus du cœur, il ne s'agit plus que de vanités aux prises. Vos torts sont moindres sans doute, monsieur. D'après ce que j'ai cru deviner, vous avez retrouvé ici une affection interrompue par des circonstances qui m'échappent. Vous êtes un prétendant de plus vieille date que mon pauvre frère ; mais bien que vous appuyant sur vos droits de privilégié, vous puissiez penser ne rien lui devoir, est-ce qu'il était honnête, loyal, humain, de le laisser se nourrir indéfiniment d'un espoir qui ne devait jamais se réaliser ! Voyons, monsieur, j'en appelle à votre franchise.

— Je répondrai, madame, à cela le mieux que je pourrai. Et lorsque je vous aurai tout dit, je suis convaincu que vous m'absoudez. Amédée ne m'a fait aucune confiance ; mais j'admets avec vous qu'il y aurait de la mauvaise foi à me retrancher derrière son silence, car un aveu ne m'eût rien appris. Vous avez compris que mes rapports avec madame de Foucault dataient de plus loin, vous avez également soupçonné, à l'amertume de mes propos, que ces rapports n'avaient pas toujours été heureux. Oui, madame, j'aime madame de Foucault, et je l'aime depuis longues années ; des circonstances que je ne puis dire ont jeté entre nous une barrière qui peut être rompue, qui le sera parce que nous le désirons également tous les deux... C'est le hasard qui nous a réunis et qui a amené une réconciliation que je n'eusse pas supposée possible en venant ici... Il serait injuste de nous accuser de duplicité. Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que nous nous fussions entendus tout d'abord, et puisque je fais ici ma confession, je dois vous dire, madame, que l'explication qui aura décidé du sort de nos deux existences a eu lieu hier... Vous avez pu nous accuser, et, je l'avoue, les apparences se dressaient contre nous. J'espère que maintenant vous reconnaîtrez que la fatalité a tout fait et qu'il faut ne s'en prendre qu'à elle... N'est-ce pas votre avis, madame ?

— Monsieur, je veux croire et je crois à la sincérité de vos explications... La fatalité, sans doute, a pesé dans tout cela, et je ne m'en prendrai qu'à elle. Vous aimez madame de Foucault et elle vous aime... vous êtes de vieux amis qui se retrouvent... Il y a là droits acquis, et mon pauvre frère, je le sens, serait mal venu à faire valoir les titres illusoire qu'il crut avoir... La question n'est plus dès lors, qu'une question de générosité, d'humanité, monsieur. Madame de Foucault n'aime pas Amédée, mais Amédée l'aime, et trop pour son repos. Aussitôt que l'établissement qu'il rêvait est impossible, il va de la dignité de tout le monde que cet état de choses cesse... Je me charge de préparer mon frère à une nouvelle qui sera le renversement d'espérances caressées depuis longtemps, bien que vos droits soient antérieurs aux siens... Mais vous connaissez Amédée, monsieur, c'est un cœur d'or, l'homme le meilleur et le plus loyal, mais aussi le caractère le plus violent, quand il se croit blessé! Il ne peut entrer dans ma pensée de chercher à vous intimider; un homme en vaut un autre; mais, monsieur, vous sentirez... vous comprendrez que l'amitié seule qui vous lie, vous impose le devoir d'éviter... d'empêcher...

— Je comprends, madame.

— Il faut que vous nous quittiez, monsieur; vous devez tout le premier en reconnaître l'urgence... Oh! soyez tranquille, je m'expliquerai franchement, loyalement, moi, avec Isaure... elle, non plus, ne peut demeurer ici davantage. Mais il faut que vous partiez, vous d'abord... n'est-il pas vrai? Vous êtes trop juste aussi pour vous blesser d'une prière dictée par des circonstances impérieuses, inexorables, je m'en rapporte à vous.

— Rassurez-vous, madame, répondit Adrien d'une voix grave, je n'abuserai pas d'une hospitalité que la fatalité et non vous, madame, rend désormais impossible; ma retraite est indispensable, je le sens, et, dès aujourd'hui...

— Non, monsieur, non... demain ou après-demain, le temps enfin de colorer votre départ d'une raison spécieuse... Mais vous ne serez pas assez injuste, j'aime à le penser, pour vous formaliser d'une requête que notre position à tous ne légitime que trop. Permettez-moi d'insister

sur cela... vous avez pu, dans l'origine, me croire fantasque, capricieuse; je vous ai fait ma confession, et j'espère avoir détruit la mauvaise opinion que vous aviez dû concevoir de moi sur l'étrangeté impardonnable de ma conduite. Nous avions fini par nous entendre, n'est-il pas vrai? et il ne subsistait plus rien de nos mutuelles préventions? Il faut me dire cela, monsieur, pour me consoler un peu d'une démarche que je me suis crue dans l'obligation de faire, mais qui m'a été plus pénible que vous ne pouvez vous l'imaginer.

— Oh! madame, soyez convaincue que le seul sentiment que j'emporterai sera un sentiment de reconnaissance pour votre bon accueil... et pour la confiance que vous m'avez témoignée. Peut-être un instinct secret vous avait-il avertie à votre insu que ma présence dans cette maison serait le renversement de projets longtemps caressés... Le fait est que, si vous m'eussiez laissé partir lorsque j'y étais décidé, je n'eusse jamais rencontré madame de Foucault, et par conséquent... Mais il est une force qui domine tous nos projets, déjoue toutes nos prévisions, et à laquelle nous n'avons qu'à obéir; et c'est cette force qui a tout fait, tout conduit, tout arrangé... Mais c'est ce qu'Amédée ne voudra pas reconnaître, et je sens qu'à sa place j'aurais de la peine à être équitable. Ma retraite est donc de toute urgence, et je l'effectuerai sans retard... Quand vous reverrai-je, madame? c'est ce que j'ignore; mais il me serait cruel de ne pas emporter l'espoir de renouer quelque jour la chaîne trop vite rompue d'une intimité aussi charmante, aussi délicieuse.

— J'espère comme vous, monsieur, que les difficultés qui nous séparent pour un temps plus ou moins long ne seront pas éternelles. Je vous prie, toutefois, j'attends même de votre discrétion de ne rien dire à Isaure de notre entretien, pas plus que de la cause réelle de votre départ... C'est moi que ce soin regarde... Je n'ai accompli que la moitié de ma pénible tâche; elle peut encore moins que vous rester ici; et, bien que vous ne soyez guère fondé à redouter un soupirent que votre seule vue a ruiné, il ne serait pas convenable qu'elle prolongeât son séjour davantage... Nous sommes d'accord sur

tous les points maintenant, et je peux compter sur vous ?

— Oui, madame, oui...

— Eh bien ! laissons cela et rentrons.

Gustave DESNOIRESTERRES.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Comment oser parler théâtres ? Il s'agit bien des pièces nouvelles ! A cette heure tout Paris, que dis-je Paris ? la France entière, ne s'occupe que de l'emprunt. Pendant dix jours, on a pu voir les queues traditionnelles abandonner les abords des théâtres pour assiéger les portes du Trésor et des mairies. Belle affaire que de savoir si M. *** épouserait mademoiselle telle ou telle. L'important est de s'assurer une part, grosse ou petite, au gâteau-monstre de l'emprunt. Cruvelli, Rachel, Ristori, qu'êtes-vous, je vous le demande, à côté d'une prime de 50 p. 100 ?

Les théâtres ont si bien compris la situation, qu'ils se sont bien donné de garde de se mettre en frais pour faire la cour au public et amorcer la curiosité.

Le Théâtre-Français a même, par excès de précaution, ressuscité le drame le plus long, le plus lourd, le plus endormant de l'ancien répertoire, *Misanthropie et Repentir*. Il est vrai que, si la pièce est vieille, la traduction est nouvelle. Mais, malgré tout le respect que nous professons pour l'auteur, Kotzebue, et le traducteur, ce pauvre Gérard de Nerval, qui se pendit l'année dernière, nous ne saurions dissimuler l'ennui mortel que nous ont causé ces cinq actes farcis de larmes, de sanglots et de déclamations. En vérité, quand on assiste à cette jérémiade d'outre-Rhin, on se demande de quel bois étaient faits nos pères pour aller s'attendrir deux cents fois de suite à ces balivernes sentimentales, et c'est à peine si l'on s'explique une pareille vogue en pensant que ce pathos germanique avait pour interprètes Talma et mademoiselle Mars.

Donc frottons-nous les yeux, détirons-nous les bras et, pour nous réveiller, allons rire aux bonnes grosses bêtises du *Palais de Chrysale*,

cette contre-exhibition, que M. Clairville vient d'ouvrir au passage des Panoramas, sur la scène du théâtre des Variétés. C'est là que vous verrez exposés l'*Ouvre-huître* à vapeur, la locomotive tire-botte, la machine à haute pression pour la fabrication des cure-dents, le brosseur mécanique, qui déchire les habits à force de les nettoyer, etc., etc., le tout assaisonné de couplets, de gros sel et d'épices à bouche que veux-tu.

Ajoutez à cette ration, passablement maigre, un vaudeville en cinq actes de M. Marc Michel, *Voyage du haut en bas*, sorte de train de plaisir à reculons, accompli, en tombant de fenêtre en fenêtre, par un gaillard surpris en bonne fortune au point culminant d'une maison à quatre étages, et vous aurez tout le bagage dramatique de la quinzaine. Cette odyssée burlesque s'est évidemment trompée d'adresse : ce n'est pas à l'Ambigu-Comique, c'est au Palais-Royal qu'était sa place.

Rien autre chose à signaler dans le monde théâtral, si ce n'est l'apparition de deux myrmidons mâle et femelle, qui font courir tous les soirs Paris entier à l'Hippodrome. Ces naturels de Lilliput s'appellent, au dire de l'affiche, des *Azlecs*. Leur cornac affirme que ce sont les derniers débris d'une race humaine jadis florissante au sein de l'Amérique centrale. Les savants veulent que ce soit tout bonnement des avortons assez régulièrement conformés. Nous ne nous chargeons pas de prononcer dans un procès de cette importance ; tout ce que nous pouvons dire c'est que ces pygmées sont assurément le plus gracieux et le plus curieux spécimen qu'on puisse imaginer de l'humanité vue par le petit bout d'une lorgnette.

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.